

L'art de manier la gomme

par Yves Bonnefoy

I

Je n'entreprendrai pas d'aborder dans ces quelques pages la pensée de Gérard Titus-Carmel, mon ami Titus, ce serait me risquer trop imprudemment dans une région trop vaste, et surtout je craindrais de l'envahir avec trop de mes soucis personnels, ce serait aussi injuste pour lui que déplacé au seuil de ce livre.

Mais c'est aussi parce que j'ai un désir en tête auquel je voudrais m'arrêter au moins un instant : réfléchir non pas aux apports de cette belle et riche pensée mais à la façon dont elle s'est élaborée et continue de s'accroître, chez quelqu'un qui ne lui consacre nullement tout son temps puisqu'il est peintre, grand peintre, et poète d'une façon qui le garde au meilleur de la poésie de notre époque présente. Titus-Carmel est philosophe d'une façon si peu exclusive d'autres formes de création qu'on ne peut que s'émerveiller de voir l'activité propre de

l'intellect réussir à se faire place dans sa vie : après quoi, tout de suite, on cherche à comprendre comment il la dégage de ces deux autres approches du monde et de l'existence qui sont chez lui tout aussi fondamentales : *pictura et poésis*.

On veut comprendre, et on pressent que l'activité de Gérard Titus-Carmel, si multiple, est une belle occasion de prendre conscience, à partir de lui, des façons dont la connaissance procède, à ce niveau profond où elle est à la fois perception sensorielle et spéculation mais aussi et peut-être d'abord la sorte d'intuition dont le lieu dans la vie n'est pas l'intellect mais la capacité d'aimer, ce qu'on peut dire le cœur. Qui plus est, Titus pense d'une façon qui expose son propre cheminement, ce qui peut aider au retracement qu'on désire.

Son livre sur la beauté, sur le « travail de beauté », ce *Huitième Pli*, n'est pas un traité, en effet, il ne se distribue pas en chapitres qui exposeraient soit la structure, soit telle ou telle partie d'une philosophie, voire d'un système, il a beaucoup d'un journal dans lequel la réflexion ne cache rien des passages d'un de ses moments à un autre, au plus près toujours des événements de la journée, lectures, par exemple, où on sent l'affection à l'œuvre. Et il y a donc là de quoi éclairer le lecteur du *Huitième pli*, en tout cas celui qui sait déjà quelque peu du travail de Titus à leurs autres plans et a pris mesure de ses apports qui, même dans sa peinture, sont toujours redoublés par une pensée.

Comment le temps de la réflexion s'inscrit-il dans la durée multiforme de cette œuvre, à côté des longs et foisonnants devenir que sont, par exemple, les diverses suites de peintures et dessins, les *Feuillées*, les *Jungles*, *La Bibliothèque d'Urcée*, ou cette vaste et certainement douloureuse méditation que fut, il y a quelques années, la *Suite Grünewald*, cent soixante variations sur le Christ crucifié du retable d'Issenheim ? Y a-t-il complémentarité, soutien par l'image des intuitions de l'intellect, ou concurrence, au contraire ? Interrogeons avec ces questions en esprit le journal de bord de Titus-Carmel. Faisons-le avec d'autant plus d'intérêt que nous savons bien que ces pages ne parlent pas que de leur auteur et pour le compte de celui-ci. Au-delà de toutes les différences, voire de tous les antagonismes, les réflexions d'un artiste, quand elles sont sérieuses et attentives, ne peuvent que retrouver de grands soucis communs à tous créateurs en tous domaines. Le *Journal* de Delacroix ? Oui, mais bien d'autres méditations. Tout peintre, tout poète a élaboré des idées, remué des hypothèses, et l'Occident tout entier n'est que le développement parallèle de la recherche artistique et de la pensée. Si bien d'ailleurs qu'on gagnerait beaucoup en compréhension de l'histoire de nos cultures et en maîtrise de leurs dérives si on se plaçait d'emblée en ce point où pinceau et plume ne se résignent pas à se séparer l'un de l'autre.

II

En bref, n'y a-t-il pas, au plus intime du travail de l'artiste autant que de celui du penseur, bien autre chose

que deux intérêts parallèles – l'un pour la beauté ou ses formes substitutives, l'autre pour la vérité – mais une expérience commune? Celle-ci un seul grand geste inaugural de l'esprit, une clairvoyance capable aussi bien du beau que du vrai parce qu'à cette profondeur dans l'être au monde ce qui est beau et ce qui est vrai, c'est même espérance.

C'est bien ce que je crois, pour ma part, et je pense aussi que les œuvres, écrits, tableaux ou compositions musicales, ne peuvent, sachant ce mouvement qui les porte, que l'inscrire en elles sous une forme ou une autre, soit idée qui se fait consciente et trouve à se formuler, soit image qu'on rencontrera en abîme, comme l'on dit, dans les profondeurs du travail, là où c'est souvent l'inconscient qui règne. Et je crois cela d'autant plus, aujourd'hui, écrivant ces lignes, que dans *Le Huitième Pli*, justement, je n'ai pu que remarquer un passage qui ne me semble rien d'autre que cet affleurement dans un texte de la conscience de soi.

Cette page, c'est celle où dans son deuxième chapitre, « deuxième pli », Titus-Carmel évoque « l'art de manier la gomme ». « Dans la technique du dessin, écrit-il, il y a un art de manier la gomme – comme, entre autres, Giacometti l'a superbement montré – qui consiste à blanchir dans l'éclair d'un seul geste telle ou telle autre partie du travail. Presque violemment, dans la masse des traits de crayon, sans se préoccuper de la figure en train de se construire. » Et il ajoute : « Ces coups de gomme viennent toujours à point nommé, non pour effacer ou atténuer,